

O Delà Du Labo : Hélène Charlery

Vous êtes chercheuse... vous cherchez quoi ?

Hélène Charlery

Je suis Hélène Charlery, je suis maîtresse de conférences en civilisation et en études filmiques. Je suis rattaché à l'unité de recherche Center for Anglophone Studies et j'ai une double spécialité : je suis à la fois chercheuse en civilisation des États-Unis et en études audiovisuelles. Pendant longtemps, j'ai travaillé sur les représentations de race et de genre avec une approche intersectionnelle dans le cinéma grand public aux États-Unis.

Je travaille depuis cinq six ans sur les réalisatrices africaines américaines. Je m'intéresse tout particulièrement à tout ce qui se passe derrière la caméra depuis les enjeux politiques de distribution, la distribution traditionnelle en salles, mais aussi la distribution avec les plateformes et les chaînes de télévision câblée aux États-Unis. Tous les aspects esthétiques, la lumière, comment on filme les peaux noires ? Est-ce que les enjeux sont les mêmes si on s'adresse à une population de spectateurs qui est sensible à ces questions ?

Et puis il y a aussi les questions plutôt d'orientation politique sur les questions de genre, puisque je m'intéresse aussi aux questions d'articulation entre identité de race et de genre, devant la caméra.

Comment en êtes-vous arrivée là ?

Hélène Charlery

J'ai un parcours un peu classique. J'ai commencé avec une maîtrise, DEA, puis une thèse de doctorat et ensuite j'ai été recrutée à l'université Toulouse Jean-Jaurès en 2008. Ce qui est un peu moins classique dans mon parcours, c'est le fait d'avoir fait évoluer mon sujet de recherche au fur et à mesure de ces étapes du parcours classique en ce sens où j'ai commencé à travailler sur un sujet qui était principalement en civilisation des États-Unis, je travaillais sur le Black Panther Party, ce qui m'a amené à un travail d'archives qui m'a ouvert les yeux sur la question du genre et du féminisme ou des féminismes propres à l'histoire des Noirs aux États-Unis.

Donc, l'année d'après, en DEA, j'ai décidé d'orienter le sujet vers une toute autre question, à savoir est-ce qu'on parle d'un mouvement féministe noir aux États-Unis ou est-ce qu'on pense plutôt à une pensée qui traverse les siècles et qui, pour certaines périodes, notamment les années 80, sont plutôt ancrées dans la critique artistique d'abord littéraire et puis ensuite très peu au cinéma.

C'est pour ça que j'ai décidé en thèse de me spécialiser sur la question et d'articuler ces questions de civilisation des États-Unis et la question des études filmiques d'abord, et puis audiovisuelles par la suite, au fur et à mesure de mon parcours. Depuis mon recrutement en tant que maître de conférences en 2008, j'ai continué à aborder ces questions et le revirement thématique de devant/derrière la caméra s'est fait, un petit peu, dix ans après mon recrutement en tant que maître de conférences.

Qu'apportent vos recherches pour la société actuelle et le monde à venir ?

Hélène Charlery

La première question qui me vient, c'est quelle société ? Puisque je travaille sur les États-Unis avec des outils issus de la civilisation des États-Unis qui ne peuvent pas nécessairement être transférables au contexte français. Je pense à la question de la

race. Je pense également à la question de l'intersectionnalité, qui repose en partie sur les identités multiples que porte un individu : qui lit mes travaux ? Comment est-ce que mes travaux sont perçus ? ...même si je pense qu'il y a des ponts qui peuvent être faits. Moi, je travaille sur les questions esthétiques. L'enjeu, c'est de se poser la question du comment est-ce qu'on regarde un film ? Comment est-ce qu'on regarde une série ? Qu'est-ce que ça implique dans le caractère politique de la façon dont on regarde un écran et l'histoire qui est racontée, à la fois l'histoire, mais aussi la façon dont les personnages sont filmés ?

De plus en plus, on se pose la question de comment on filme des peaux différentes, comment on les éclaire de manière différente, de manière à ce que la division qu'on essaye d'effacer dans la société, finalement, on ne la retrouve pas dans la façon même dont on organise un plateau de tournage. Donc je pense que c'est des questions qui peuvent aussi traverser les deux sociétés française et étasunienne.

Et mes travaux apportent cette question de comment est-ce qu'on regarde ce qu'on voit et qu'est-ce que ça implique quand on regarde ce qu'on voit derrière la caméra, quand il y a des enjeux politiques, de genre, de race, voire de croisement entre les deux ? Peut-être de repartir de cette question de l'intersectionnalité et de regarder le plus petit dénominateur commun pour finalement toucher le plus large.

Que rêvez-vous de trouver d'extraordinaire, voire d'impossible ?

Hélène Charlery

Alors je vais parler du fantasme du moment. Donc, je l'ai dit, je travaille sur les réalisatrices nord-américaines et il y a une théorie qui existe sur la théorie des premiers. Quand on est issu des minorités, on part toujours sur la façon dont on raconte les minorités. On part toujours de « c'est la première, c'est le premier ». Et donc moi j'ai fait la même chose.

J'ai dit qui est la première réalisatrice africaine américaine. J'ai découvert Tracy Souders. Alors, je dis Tracy mais certains historiens ne sont pas complètement convaincus de son prénom puisque les archives sont difficiles à trouver la concernant, parce que ce n'est pas elle qui a pris en charge la communication de son film. C'est une société, une entreprise blanche parce qu'elle n'est pas mariée et que c'est par le biais du mariage qu'on arrive à trouver les archives sur les autres réalisatrices.

Elle a bougé, elle a bougé, du Kansas à la Californie, elle n'a pas, elle ne vient pas d'un sérail classique, donc elle n'a pas fait d'école, elle n'est pas riche, elle a fait des boulots de servante. Donc moi, mon fantasme, ce serait d'arriver à avoir accès à l'intégralité de ses archives. Son film, en 1922 et tout le chemin qu'elle a parcouru depuis le Kansas, où elle a déjà réalisé ce premier documentaire, jusqu'à la Californie, où elle espérait devenir réalisatrice et où elle a terminé servante.

Donc ça, ce serait le fantasme du moment qui renvoie à une question plus large de l'accès à ses premiers films, tournés à une époque où les Noirs s'occupaient de la distribution, du montage, de la direction bien sûr, et de tout le reste. Et certains sont conservés au Black Film Center & Archive à l'Université de l'Indiana, à Bloomington. Mais d'autres sont perdus quelque part.

Et donc mon fantasme, ce serait de créer la machine qui nous permette de dire « Il est là, il est là, il est là ».